

# REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN  
PARIS  
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.  
DEPARTEMENTS ET ALGERIE  
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE  
AUX BUREAUX  
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL  
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS  
PARIS  
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.  
DEPARTEMENTS ET ALGERIE  
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.



1. ROBE DE BAL.

2. ROBE DE BAL. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.





5. DESSIN EN GRANDEUR NATURELLE DE LA MOITIÉ DU DESSUS DE LA BOITE A BIJOUX.



3. ROBE HABILLÉE MONTANTE (DEVANT).



4. ROBE HABILLÉE MONTANTE (DORS).

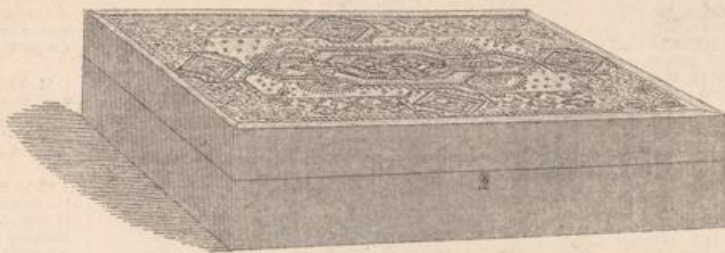
(MODÈLE DE M<sup>me</sup> ÉLISE)



SOMMAIRE

GRAVURES : Deux toilettes de bal. — Robe habillée montante (devant et dos). — Boîte à bijoux. — Broderie pour le dessus de la boîte. — Ceinture hygiénique pour dame (vue extérieurement et intérieurement). — Bande en soutache. — Dentelle en guipure Renaissance. — Vêtement élégant. — Toilette de réception (devant et dos). — Cinq chapeaux de dames. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planchette de modes colorées.

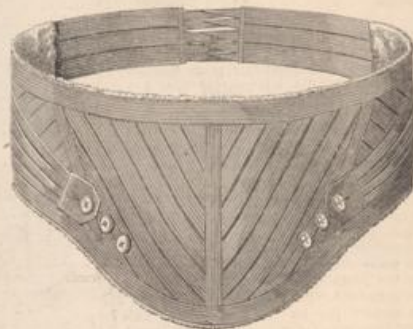


6. BOÎTE À BIJOUX.

Cette seconde jupe, aussi dans le ton clair, se sépare par derrière pour laisser voir la jupe en dessous, montée à fronces étagées et retenue ainsi jusqu'au nœud à pans fait avec la faille de nuances foncée. Un biais foncé entoure la seconde jupe et l'encadre par le bas. Corsage clair à basques lissées de faille foncée et découpées par devant. L'encolure en cœur est entourée d'un revers foncé; manches à coudes avec ornements, aussi en faille foncée. Toute la toilette est donc en nuance claire, et les ornements en faille foncée. — Modèle



7. CEINTURE HYGIÉNIQUE POUR DAME (INTÉRIEUR).



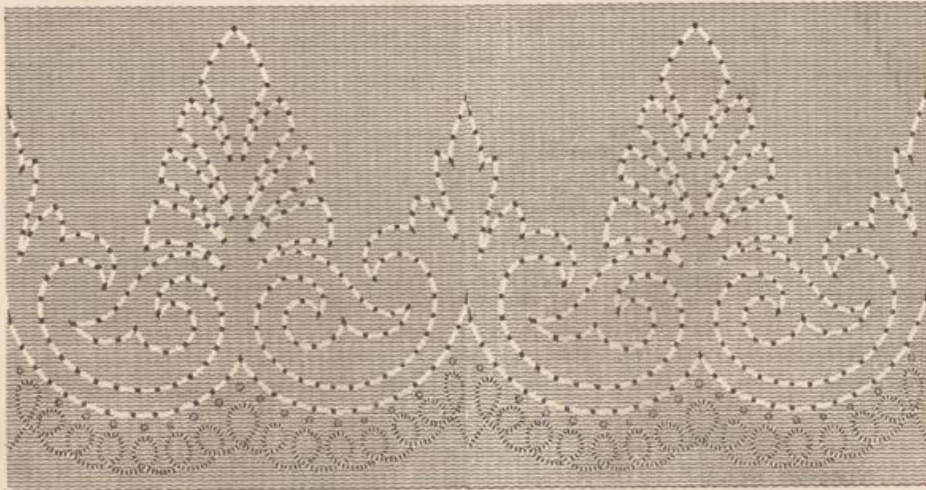
8. CEINTURE HYGIÉNIQUE POUR DAME (EXTÉRIEUR).

bande de bluets suit le décolleté carré par devant, et se prolonge derrière en bretelles croisées. Au bas de la taille et au milieu, une touffe de bluets réunit les deux bouts de cette guirlande; mêmes fleurs dans la coiffure, posées comme l'indique la gravure.

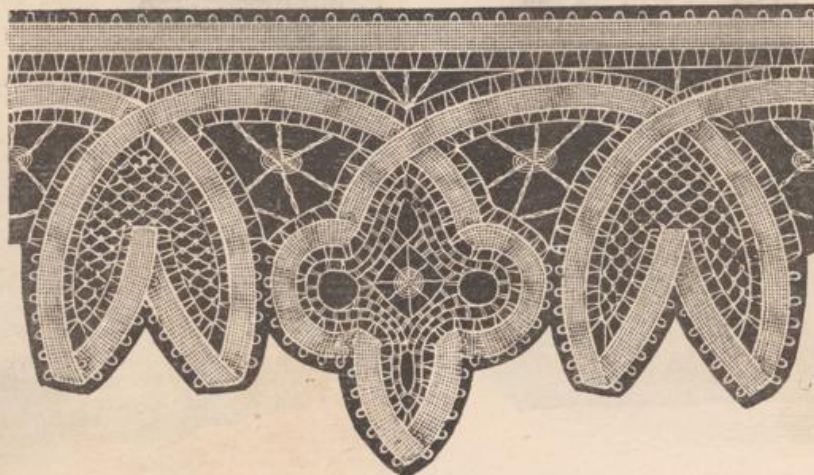
3-4. Robe habillée montante en faille de deux tons, soit gris de lin et bleu ciel, écarlate et marron, soit de même ton en deux teintes, telles que bleu marine et bleu ciel, vert myrte et vert réséda. Le tablier, fait en nuance claire, est coulé en longueur par quatre fronces à 20 centimètres de distance. Cette distance diminue vers la taille. Le tablier se termine dans le bas, par quatre fronces qui forment un petit volant. Ce petit volant repose sur un volant plissé, également en nuance claire et à gros tuyaux qui augmente de hauteur sur les côtés, et s'arrête sous la seconde jupe, en forme de manteau de cour.

1. Robe de bal en faille bleue, voilée d'une tunique de gaze blanche parsemée de bouquets de roses brochés. Le jupon est orné par devant de plis plats coupés par des ruches de blondes. La tunique, formant manteau de cour, est ornée tout autour d'un coquillé de blonde blanche; cette longue traîne est coupée par une petite tunique toute courte, arrondie, garnie de dentelle et d'une ruche de faille sur le pied de la dentelle; une traîne de roses part du relevé de côté et se prolonge sur la jupe. Le corsage est dentelé et orné de blondes; les manches sont formées par deux bretelles recouvertes d'un bouillonné de gaze et d'une blonde retombant sur le bras; basques à pans sur le côté, séparées par un large nœud de faille qui s'étale sur le pouf. Coiffure à marteau avec guirlande de roses toute ronde.

2. Robe de bal. — Le dessous est en faille blanche. Le bas du jupon est orné tout autour d'un volant de faille surmonté de bouillonnés à tête en gaze de soie blanche très-claire. La tunique ronde, et taillée très-large, en gaze de soie, est relevée en lambrequins par des rubans en velours noir. A chaque relevé est posé un bouquet de bluets de deux tons de bleu. Corsage en faille blanche formant corselet à basques carrées derrière et devant, et ornées d'un revers de velours noir de chaque côté de la couture du dos. L'entourure des manches est marquée par un biais de velours qui empiète sur le dos et sur le devant. Les manches sont formées par deux blondes blanches retombant sur le bras. Une guir-



9. BANDE EN BRODERIE SOUTACHE.



10. DENTELLE EN GUIPURE RENAISSANCE.

de M<sup>me</sup> Élise, 64, rue Richelieu.

5-6. Boîte à bijoux. — Modèle de la maison Sajou, Cahin successeur, 32, rue de Rambuteau. — Nous avons dans ce coffret un véritable moule de prix; la boîte en elle-même est de bois de rose ou de tuya. Le dessus, au lieu d'être en fine marqueterie, peut être fait par nous, ce qui doublera le prix de l'objet pour la personne à laquelle il sera offert.

Au n<sup>o</sup> 3, nous avons le dessin en grandeur naturelle que nous devons découper sur papier pelure, puis pincer sur du beau satin rouge ou vert, à notre gré.

Il faut ensuite préparer du satin de même couleur, mais de nuance plus soutenue, pour faire les médaillons ronds, carrés ou ovales; j'engage bien à coller ces appliques à l'aide d'une colle pas trop liquide avant de faire les broderies qui les rattachent au fond, ou bien de les bûler solidement, puis de bien soigner les bords; il serait bon de faire un petit rentré en dessous, afin d'éviter les bavures.

Les soies à employer doivent être peu tordues, soies floches ou défilées; les nuances très-vives et un peu heurtées; le cordonnet d'or domine surtout dans les encadrements, et, comme on peut s'en rendre compte, on peut, et même on doit en employer de différentes grosseurs.

7-8. Ceinture hygiénique pour dame. — Modèle de M<sup>me</sup> Rivière, 3, rue de Lille. — Cette ceinture, d'un modèle entièrement nouveau, est tout en lanières de caoutchouc, de soie ou de coton, suivant le prix que l'on veut y mettre. Ces lanières sont



savamment combinées, de façon à éviter l'inconvénient que toutes les ceintures similaires ont eu jusqu'à présent, c'est-à-dire celui de remonter continuellement. Nous vous l'avons fait représenter vue à l'envers et à l'endroit, de façon à vous en faire juger tout le confortable, joint à une simplicité que tout le monde peut apprécier.

**9. Bande en broderie soutache.** — Modèle de M<sup>me</sup> Lecker, 3, rue de Roban. — Cette bordure peut servir pour robes confectionnées ou jupons; elle peut être brodée en soutache tout simplement, ou bien, suivant les indications données, à l'aide d'un petit lacet coupé de points noirs, faits en cordonnet ou en point de piqure. On peut également perler ce dessin, et remplacer la piqure par une perle de jais; une petite ganse cordonnée sert pour le vermicelle du bas de la bordure.

**10. Dentelle en guipure Renaissance.** — Cette dentelle, un peu large de dessin, peut servir aussi bien pour l'assemblage que pour compléter un ensemble de toilette; elle peut se faire à l'aide de lacet spécial dit lacet Renaissance, ou tout simplement avec du ruban de fil écri ou blanc, à volonté, mais de la largeur exacte du dessin; on trace les contours de celui-ci sur papier pelure ou à même la toile cirée; on coud son lacet d'une manière bien solide sur ladite toile cirée, qui doit se trouver sur le papier pelure, si le dessin est fait dessus.

Puis, lorsque les endroits de croisements sont bien arrêtés, les angles bien régularisés à l'aide d'un point de côté finement dissimulé, on doit faire les jours qui remplissent les intervalles; extérieurement et intérieurement, le lacet doit être encadré par un point de Milan, puis les pleins remplis par des points de tulle perlé, de Milan, de Paris, enfin de tous les points *ad libitum* dont nous vous avons donné les modèles dans le n<sup>o</sup> 69, portant la date du 27 avril 1873.

Nous trouvons aussi dans notre dessin des roues cordonnées; pour les exécuter, je vous renvoie au n<sup>o</sup> 73, du 25 mai de la même année.



11. VÊTEMENT ÉLÉGANT. — MODÈLE DES MAGASINS DE LA PAIX.

Le picot du bord doit être ou fait à la main, ce qui serait fort long, ou simplement rapporté, comme on le ferait à tulle dentelle. On trouve des picots de fil au mètre dans le commerce.

**11. Vêtement élégant en drap vigogne.** — Joli dessin soutache, avec broderie, orné de marabout assorti, doublé de soie. Ce vêtement se vend 140 fr., aux grands magasins de la Paix, qui nous en ont communiqué le modèle.

**12-13. Robe de réception, en faille noire et blonde perlée.** Le jupon, à traine, est en faille et monté à gros plis par derrière. Le bas est orné jusqu'à x trois lés du devant d'un volant froncé d'abord, puis d'un volant plissé, plus haut que le volant froncé, enfin d'un bouillonné à deux lés. Les trois largeurs du devant sont garnies d'un volant tuyauté à gros tuyaux espacés. La tunique est en blonde perlée et taillée de façon à ce qu'un côté retombe carrément presque jusqu'au bas de la jupe à gauche et se drape carrément aussi et assez haut du côté droit. Le corsage est en blonde perlée, forme cuirasse, sans manches. Tout autour de la tunique, du corsage et aux emmanchures, est posée une riche blonde perlée. Les manches sont en faille et garnies dans le bas d'un volant plissé, retenu par un entre-deux perlé et un nœud de faille. — Modèle de M<sup>me</sup> Elise.

**14. Chapeau rond en paille noire, à bords relevés tout autour, mais un peu plus sur les côtés, orné d'une torsade de faille, avec coques de faille. Deux ailes noires se dressent entre ces coques.**

**15. Chapeau de tulle noir, avec diadème de velours noir, orné en dessous d'un ruché de dentelle noire. Une touffe de roses de trois nuances, jaune, rose et rouge, orne le devant et sert de pi-d à un nœud de faille noire. Fond mou en dentelle et barbe de tulle dentelle, avec deux plumes jaune paille.**



12 ET 13. TOILETTE DE RÉCEPTION. — MODÈLE DE M<sup>me</sup> ELISE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.



il posés  
u long.  
es-haut  
lennes;  
lève le  
entre-

Le de-  
par un  
tablier  
inf. Le  
qui est  
l passu



1874

N° 134

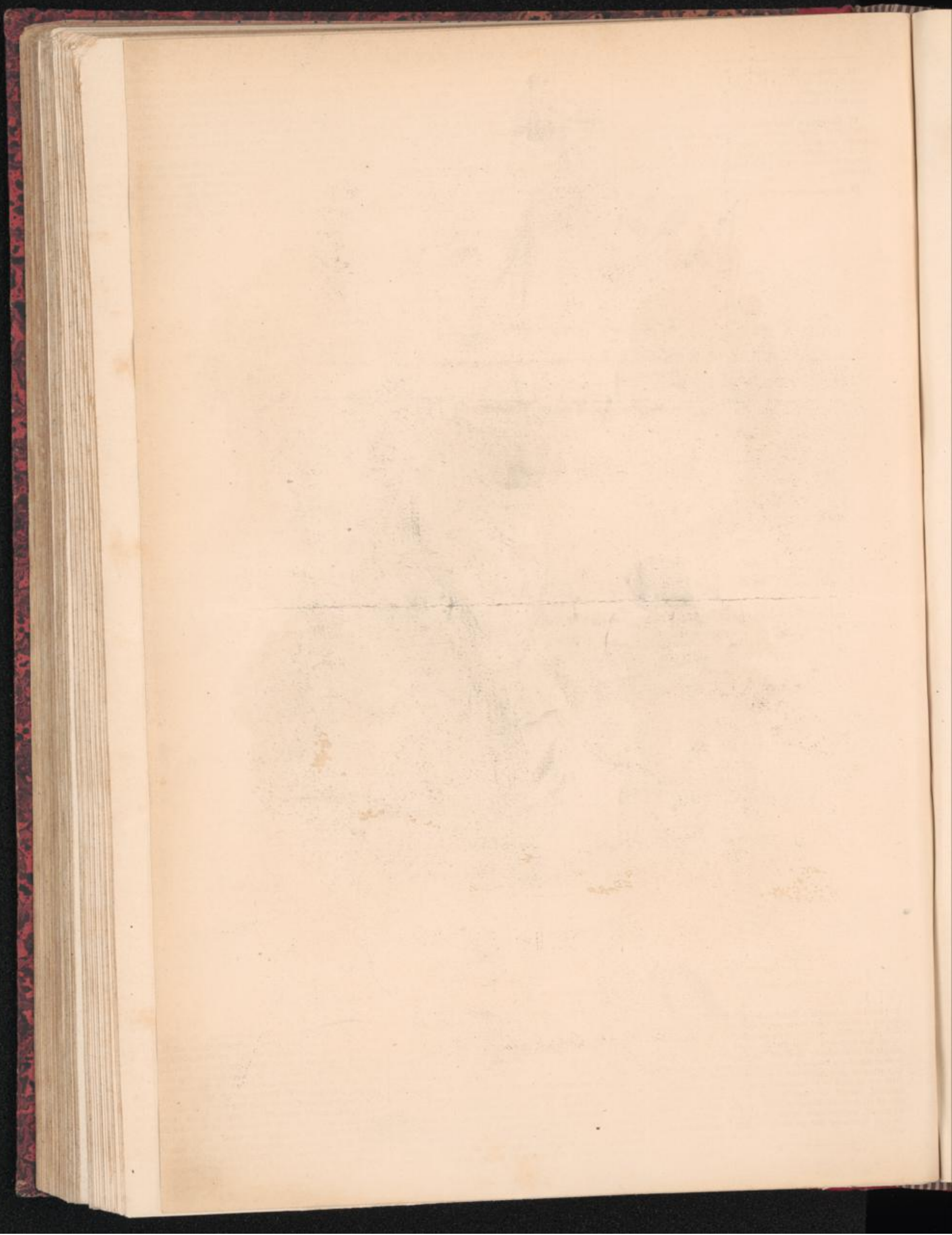
# REVUE DE LA MODE

*Gazette de la Famille*

13, Quai Voltaire à Paris

*Édité par M. Kinstler & A. L. Perrot*

son  
même  
leurs  
ts, A  
e n'é-  
serait  
fille  
tulle,  
rtion,  
s ou,  
pas  
ans la  
pres-  
e eu





16. **Chapeau de paille noire**, autour duquel s'enroule une cravate de foulard blanc, nouée par derrière. En dessous du chapeau, une guirlande de coquelicots et de coquelicots fait le tour du bord et pose sur les cheveux.

17. **Chapeau à fond mou**, en foulard ou en faille blanche, avec large couronne de marguerites sur le diadème; un petit plissé de crêpe lisse retombe sur les cheveux et coquille derrière sous la traîne de la guirlande. Nœud de velours noir sur le milieu du devant et posé sous le rebord.

18. **Chapeau-toque à diadème de velours noir**, orné de

goupure écrue. Une touffe de marguerites orne le devant et sert d'attache à une aigrette noire; marguerites et aigrette font le milieu d'un large nœud de velours noir, disposé en coques régulières; la même goupure écrue orne aussi le dessus du chapeau. Ce modèle, ainsi que les quatre précédents, nous a été communiqué par M<sup>me</sup> Mélanie Percheron, rue de la Paix, 24, et rue Vivienne, 30.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de dîner. — Tunique de mousseline très-claire et très-fine, ornée de valenciennes et d'entre-deux de valen-

ciennes. Les entre-deux et les dentelles du tablier sont posés en rond. Le corsage est formé d'entre-deux posés en long. Le pouf est en mousseline. La tunique est ornée très-haut par derrière d'entre-deux de valenciennes et de valenciennes; une écharpe de soie de couleur fleur de pêcher relève le pouf; de petites riches de mousseline séparent les entre-deux. Jupou de faille noire.

Toilette de réception ou de dîner de faille mauve. Le devant est bouillonné, et chaque bouillonné est fixé par un biais qui se termine par un nœud. Dans le bas du tablier sont posés deux plissés se terminant par un petit volant. Le pouf est pris dans la longueur du jupon à traîne, qui est orné dans le bas d'un petit volant en dessous duquel passe



14. CHAPEAU BOND EN PAILLE NOIRE.  
15. CHAPEAU DE TULLE NOIR.

16. CHAPEAU DE PAILLE NOIRE.  
CHAPEAUX DE M<sup>me</sup> MÉLANIE PERCHÉRON.

17. CHAPEAU A FOND MOU.  
18. CHAPEAU TOQUE.

un plissé de mousseline blanche. Notre gravure indique un moyen d'utiliser d'une façon charmante des volants de Chantilly. La dentelle est étagée en coquille sur le côté gauche et sur des coques de faille mauve. L'une de ces coques est simple et terminée par un plissé. La dentelle noire est fixée sous le nœud qui retient le pouf, puis repasse sous ce pouf et s'arrondit en coquille sur le côté droit, pour revenir s'étaler sur la jupe et se rattacher à la faille. Le corsage est montant, ouvert en cœur et orné d'une double fraise en soie et en dentelle. Manches faites un peu évasées à partir du coude, garnies dans le bas de biais de dentelles blanches et terminées par un plissé de faille retombant sur la main.

E. BOUVEY.

COURRIER DE LA MODE

J'ai souvent entendu dire par les femmes âgées, par nos mères et nos grand-mères, que les jeunes filles de leur temps s'habillaient, ou plutôt étaient habillées avec la plus extrême simplicité. Une petite robe de laine l'hiver et de percale l'été, tel était l'uniforme à peu près généralement adopté pour les jeunes personnes. Le linon et la mousseline faisaient tous les frais de la toilette de bal, et c'est à grand-peine si la mère, inflexible, permettait de placer une mo-

deste rose dans les touffes de cheveux. Les temps sont bien changés! De nos jours, les jeunes filles ont la même couturière que leur maman ou leurs sœurs mariées, et leurs toilettes diffèrent à peine, quant au nombre de volants, à la multitude de garnitures, de celles des femmes. Si ce n'était l'absence des hautes dentelles et de diamants, il serait presque impossible de distinguer au bal une jeune fille d'une jeune femme; car le satin, les fleurs, la soie, le tulle, sont portés indifféremment, et, dans la même proportion, par toutes deux. J'ai déjà dit quelque part, je ne sais où, peut-être dans un courrier de mode, mais il n'est pas inutile de le répéter, combien l'exagération du luxe dans la toilette convenait peu aux jeunes filles, qui manquent presque toujours le but qu'elles se proposent d'atteindre en



s'habillant ainsi. On veut attirer les regards et on excite la jalousie malveillante, on veut faire proclamer par tous qu'on est belle, gracieuse, charmante, et on provoque la critique moqueuse; enfin, avouons-le, on croit plaire plus vite... et peut-être trouver un mari; on effraye les gens sérieux et on éloigne les époux. Modérez bien cette vérité, mademoiselle, elle est dure, mais rigoureusement exacte. Je ne m'adresse pas, bien entendu, aux quelques héritières qui apportent une grande fortune dans les plis de leur robe, cette petite leçon ne les regarde pas, car elles ne risquent pas à craindre d'effrayer les maris, le chiffre de leur dot les rassure sur ce point. Du reste, je dois consigner ici, en passant, une observation qui a été faite souvent par moi et par d'autres aussi, c'est que, si l'on remarque dans le monde une jeune fille, très-simplement mise, huit fois sur dix on apprendra, si l'on va aux renseignements, qu'elle est riche, très-riche. J'ai donc dit que la trop grande élégance éloignait les époux, et c'est tout simple. On a beau être épris de la grâce et du charme d'une jeune fille, faire grand cas de son intelligence et de son cœur, il vient un moment où le côté réaliste de la vie apparaît dans un coin du tableau que le rêve se plaît à tracer et où celui qui songe à fonder une famille, se demande s'il se trouve dans les conditions nécessaires pour assumer le fardeau et la responsabilité de cet acte.

J'ai eu, il y a quelques jours, la visite d'un jeune parent, qui, se trouvant fort perplexe, venait chercher auprès de moi un bon conseil. « J'aime, me dit-il, une jeune fille qui a cent mille francs de dot, et je vais l'épouser. — Tant mieux ! lui dis-je, car vous serez heureux, sans doute. — Je l'espère, répliqua-t-il, mais je ne saurais l'affirmer, cependant. — Pourquoi ? — Parce que j'ai peur de ne pas être assez riche pour donner à ma femme tout le luxe d'intérieur et de toilette qu'elle a chez ses parents. — Est-ce que je la connais, cette jeune fille ? — Oui ! c'est M<sup>lle</sup> \*\*\*. » Je baisai la tête et ne répondis rien; puis, pressée de m'expliquer, je dis très-résolument : « Eh bien, non, mon cousin, n'épousez pas M<sup>lle</sup> \*\*\*, elle est trop chère pour vous. Son père a cinq enfants, il est vrai; mais cinquante mille francs de rente, et la maison est sur un grand pied; cette jeune fille a des robes du matin de trois cents francs, des robes de promenade et des robes de bal de cinq cents francs. Il est évident qu'une fois mariée, elle voudra avoir des costumes de mille francs; ou bien vous les lui donnerez, et vous vous ruinez, ou elle souffrira; bientôt arriveront les regrets mal étouffés, suivis peut-être de reproches nettement articulés, ou, ce qui est pire, vous verrez votre femme malheureuse de l'absence de ce luxe auquel elle est habituée, et la douce paix du ménage ne tardera pas à être compromise... — Asssez, assez, me dit mon jeune cousin; tout cela, je me l'étais dit. Je puis me retrier sans blesser personne; la jeune fille n'a pour moi qu'une demi-affection; je renonce à elle. Merci ! » Et il partit. C'est pourtant un bien aimable et bien charmant jeune homme que mon cousin, et si M<sup>lle</sup> \*\*\* avait été habituée à plus de simplicité, elle eût été la plus heureuse des femmes.

Mais, vont me dire mes jeunes lectrices, tout cela est très-juste, sans doute; il vous reste maintenant à nous dire comment nous devons faire pour être simples et pourtant élégantes. J'y arrive.

Prenons, si vous le voulez bien, une base; cette base c'est l'âge. A quinze ans, la jeune fille est creuse encore une enfant, c'est presque aussi une femme. Rien n'est à la fois plus facile et plus difficile que s'habiller de quinze à dix-huit ans. D'abord, point de garnitures aux robes; des étoffes à petits dessins aux tons clairs et peu tranchés; point de robes de soie, si ce n'est la robe de soie noire l'hiver, la robe de foulard l'été et la robe de petits taffetas à nulle raies blanches et bleues, ou roses, faite très simplement pour les petites soirées, les diners, etc., etc. En fait de lingerie, pas de dentelles; des festons aux pantalons; aux jupons, des plis; des cols et des manches en toile unie, même en grande toilette. Des bottines à talons droits et pas très-hauts. Le chapeau rond avançant sur le front est mieux aussi pour cet âge; il doit être peu orné. Surtout aucune excentricité de coiffure, telles que des boucles éparées de cheveux coupés en frange sur le front. Tout ce qui semble vouloir attirer l'attention doit être rigoureusement banni de la toilette d'une jeune fille de cet âge. A dix-huit ans, la règle est moins étroite. Je conseillerai toujours, néanmoins, la sobriété dans les garnitures, l'harmonie dans les couleurs toujours peu voyantes.

Les tuniques et les polonaises simplement ornées d'un ourlet piqué sur un jupon de soie très-simple, composé de fort jolies toilettes de rue. Il faut laisser aux jeunes femmes les volants, les bouillonnés et les plissés en lourde étoffe de soie, les passementeries toutes criblées de perles, les broderies compliquées. On se vieillit beaucoup en adoptant, à dix-huit ans, ces modes italiennes pour les femmes, et on n'a pas besoin de tous ces ornements pour paraître gracieuse et jolie, car on possède le premier des dons, celui qui disparaît, et sans qu'on puisse le ressaisir, celui qu'on envie le plus, le charme de la jeunesse.

Pour les petites soirées intimes, je ne vois rien de joli comme le blanc; il est si facile d'organiser une jolie robe blanche! Un nœud de ruban bien posé suffit pour donner

une élégance incomparable à une simple robe d'organdi blanc. Toute votre coquetterie, mesdemoiselles, doit consister à avoir des robes bien coupées, vous ayant bien, d'une fraie cheur parfaite, et cela dépend de vous.

Je voudrais que toutes mes jeunes amies, abonnées à la *Revue de la Mode*, fussent habillées de leur main. Avec un peu de patience et de persévérance elles y réussiraient à merveille. Et comme on s'habille bien soi-même! Je parle par expérience. Quand je me suis saisie d'un accès de coquetterie, je taille moi-même mon étoffe et je fais terminer ma robe chez moi, je suis certaine de recevoir les plus sincères compliments sur ma toilette, malheureusement je n'ai pas toujours le temps. Pour les jeunes filles, au contraire, confectionner soi-même ses vêtements, c'est un plaisir toujours nouveau. Avec un peu d'aide et une machine à coudre, ce travail n'a rien de fatigant ni d'ennuyeux. Voici, en passant, une ravissante toilette de petite soirée pour jeune fille que j'ai vue chez une grande couturière, très-facile à faire soi-même. Le jupon est en organdi bleu de ciel uni, il est recouvert jusqu'à mi-jupe de 5 à 7 volants alternant, l'un organdi bleu plissé à plis couchés de 6 à 7 centimètres; l'autre fait avec ces plissés tout faits en organdi qui se vendent partout et coûtent 1 fr. 50 le mètre, de la même hauteur que le bleu. Le corsage de dessous est en organdi bleu décolleté; sur ce jupon et ce corsage on met soit une polonaise, ouverte en cœur au corsage en organdi, garnie d'un volant en organdi blanc plissé et d'une ruche en organdi bleu, soit une tunique ronde garnie de même et relevée en pouf avec une tunique décolletée à l'enfant en organdi blanc et composé de gros plis creux. Le tour du corsage est orné d'un plissé à tout plis encadré de deux entre-deux de valenciennes sous lesquels un ruban bleu fait transparent; au-dessus des deux entre-deux un petit plissé coupé par une engrelure, dans laquelle passe un velours bleu, forme chemisette. Je n'ai pu résister au désir de décrire cette charmante toilette et la place me fait défaut. La semaine prochaine je donnerai encore quelques conseils à mes jeunes lectrices, conseils qui, du reste, pourraient être utiles à toutes mes abonnées.

MARIE DE SAVERNY.

## LINDA

### VII

Les repas les réunissaient forcément, mais la présence des domestiques rassurait l'un et l'autre sur l'observation de cette espèce de trêve qu'ils avaient tacitement consentie.

Un jour que le médecin avait donné sur l'état de Linda les plus tristes nouvelles, Frank ne put s'empêcher, au déjeuner, de parler de la maladie.

— C'est pourtant bien triste, dit-il, de mourir à dix-huit ans!

— A quoi cela peut-il lui servir de vivre, répondit brutalement la comtesse, pour l'avenir qui l'attend? Quant à moi, je ne compte pas, si elle en rechâpe, la garder ici; j'ai fait une absurdité en l'introduisant dans mon intérieur sans savoir quelle avait été sa vie; je ne la continuerai pas.

Frank, indigné, ne répondit rien, les paroles cruelles de sa cousine venaient de creuser entre elle et lui un abîme, c'en était fait désormais de leur union. La rupture ne dépendrait plus désormais de d'un prétexte. Mais, pour le moment, il voulait rester au château: il ne pouvait abandonner la pauvre malade, soit qu'elle dût succomber, soit qu'elle revint à la santé.

Une fois décidé à rompre, Frank se sentit plus libre d'esprit et plus maître de ses actions. Sa conduite vis-à-vis de la comtesse devint désormais celle d'un homme du monde, et les relations, si pénibles pour lui lorsqu'il se considérait comme un fiancé, devinrent plus faciles.

Lady Ansdale s'y trompa, elle crut que la pitié de son cousin pour l'orpheline s'était épuisée et qu'il revenait entièrement à elle. Sous l'influence de cette illusion, elle recouvra tout le charme dont sa nature violente était capable, et, sans jamais s'occuper de la malade, elle ne songea plus à se faire un grief contre Frank de l'intérêt qu'il lui portait. Celui-ci, d'ailleurs, tout en suivant assidûment les phases de la maladie de la pauvre Linda, prenait soin de n'en point parler à sa cousine.

Depuis que le docteur avait annoncé qu'il ne pouvait plus répondre de la vie de Linda, Frank, qui jusqu'alors avait été retenu par les convenances, allait tous les jours visiter la malade. La jeune fille passait de la faiblesse et de la prostration la plus complète, à la surexcitation du délire fébrile.

Alors le nom de Frank revenait sans cesse sur ses lèvres; tantôt elle l'appelait à son aide contre un danger imaginaire; tantôt elle lui exprimait les sentiments les plus tendres. Un jour qu'elle sortait, pour la première fois, d'un sommeil paisible, elle le reconnut en ouvrant les yeux, et une teinte rosée vint, pour une seconde, remplacer la pâleur effrayante de son visage.

— C'est moi, chère Linda, dit Frank; vous me reconnaissez, n'est-ce pas?

A ces mots, un rayon de bonheur brilla, rapide comme l'étoile qui file, dans les yeux de la jeune fille et fut sa seule réponse.

— C'est moi qui suis cause de tout le mal, continua Frank; pardonnez-moi.

La jeune fille eut un faible sourire et remua un peu sa main en signe de consentement. Frank, transporté de joie par ce premier indice de vie et d'amour, prit cette petite main qu'on lui abandonnait, en s'écriant:

— Chère Linda, vivez, vivez pour moi qui vous aime tant!

La maladie enfin vaincue par la jeunesse, la convalescence de Linda marcha rapidement. Bientôt, la jeune fille put aller prendre l'air dans le parc. Lady Ansdale parut aussi insensible au rétablissement de l'institutrice de son fils qu'elle l'avait été à sa maladie; mais elle eut soin de ne point parler à Frank de son intention de congédier l'institutrice dès son rétablissement, dans la crainte de réveiller en lui un intérêt qu'elle croyait endormi. Dans sa haine pour son innocente rivale, elle avait aussi éloigné d'elle, dès le commencement de sa maladie, le petit Gerald, sous prétexte de contagion, et, en réalité, pour rompre à l'avance les liens qui unissaient trop tendrement l'institutrice et son élève. Depuis la convalescence elle avait maintenu ses ordres, et la pauvre Linda se trouvait ainsi isolée et toute seule avec sa tristesse dans sa chambre et lorsqu'elle venait essayer ses forces et prendre l'air dans le parc.

Frank, tout en gardant une prudente circonspection pour ne point amener un éclat avec sa cousine, faisait en sorte de rencontrer la jeune fille dans ses promenades comme par hasard, et s'arrêtait alors à causer avec elle.

Il y avait près de quinze jours que Linda était entrée en convalescence; la santé lui était à peu près revenue, grâce à la puissance de la jeunesse et de sa riche constitution; mais la gaieté et la joie semblaient avoir fui pour jamais son gracieux visage. Elle se promenait lentement sous la haute futaie du parc, foulant de son pied mélancolique les feuilles jaunies dont l'automne jonchait la terre. Frank, qui avait vu sortir, se trouva bientôt sur son chemin.

— Ma chère Linda, lui dit-il, depuis que vous commencez à vous mieux porter, je ne puis cesser de songer avec tristesse à la situation que vous fait la dureté de mon impitoyable cousin. On ne pense pas à vous rendre votre petit élève. Vous ne voudrez pas, évidemment, continuer à vivre ici seule et sans fonctions; vous allez bientôt, sans doute, prendre un parti, celui de quitter cette maison hospitalière. Qu'allez-vous devenir, dans ce cas? Je viens me mettre tout entier à votre service, et je compte que vous ne refuserez pas de disposer de moi. Ne suis-je pas tenu, en quelque sorte d'ailleurs, de réparer le dommage que je vous ai causé par mon étourderie et le tort que vous fait ma parenté?

A ces mots, le visage mélancolique de Linda s'anima d'un triste sourire.

— Je vous remercie, monsieur Frank, et de tout mon cœur; mais je ne puis accepter vos offres, pour plusieurs motifs, vous devez le comprendre. Vous devez me laisser à mon triste sort. Il faut, sans doute, que mon destin s'accomplisse.

— Que voulez-vous dire, Linda? que comptez-vous faire? Votre résignation m'effraye; d'ailleurs, le moment est propice; peut-être ne retrouverai-je pas l'occasion de vous parler sans être épié, et je veux vous dire l'état de mon cœur. Je vous aime, Linda, et ce n'est pas de ce jour; mon amour pour vous, je le sens, date de l'instant où je vous ai vue à Mylle Lodge. J'ai cru aimer ma cousine, lady Ansdale, il est vrai, mais votre vue a suffi pour me faire reconnaître mon erreur. C'est vous, vous seule que j'aime et que j'ai jamais aimée. Et si j'avais pu avoir pour ma cousine un sentiment véritable, son caractère égoïste et cruel ne serait-il pas bien fait pour me détourner d'elle aujourd'hui à tout jamais? Sans doute, j'ai pu songer, après vous avoir entrevue seulement comme dans un rêve, à contracter avec la comtesse une union de convenance; elle m'apportait une fortune considérable, elle m'aimait; je l'aurais aimée peut-être à mon tour. Mais, aujourd'hui, que puis-je trouver dans mon cœur, d'ailleurs, tout plein de votre douce image, qui puisse répondre à cet amour égoïste, jaloux et cruel? Non, Linda, non, il ne peut plus être question d'union entre moi et ma cousine; mon cœur est tout à vous, ne le refusez pas.

En écoutant ces paroles passionnées, Linda, tremblant de tous ses membres, cherchait à retirer sa main que Frank pressait dans les siennes.

— Ayez pitié de moi, répondit-elle, et ne me demandez pas une réponse impossible. Vous connaissez l'étendue de mes obligations envers Lady Ansdale. Quelle qu'ait été sa conduite à mon égard, je ne puis, je ne veux pas la trahir. Vous ne pouvez mieux me prouver votre affection et l'estime que vous avez pour moi qu'en cessant de m'aimer, puisqu'il le faut pour mon bonheur.

En prononçant ces paroles, Linda s'était séparée de Frank et allait s'enfuir, quand la comtesse apparut tout à coup devant les deux jeunes gens.

L'œil en feu, le visage animé par la colère et la jalousie, lady Ansdale sortait d'un massif de verdure, à l'abri



duquel elle venait d'entendre les aveux de son infidèle fiancé.

— Monsieur, dit-elle à Frank, en se plaçant entre lui et l'institutrice, vous permettez bien, n'est-ce pas, après ce que je viens d'entendre, d'avoir, à mon tour, un tête-à-tête avec mademoiselle ?

Frank hésitait à se retirer; mais un regard suppliant de Linda le fit obéir à cette hautaine injonction.

— Je vous dois une explication, ma cousine, répondit-il avec fermeté, je vous la donnerai; mais puisque vous avez tout entendu, vous devez savoir que mademoiselle ne mérite aucun reproche.

Lady Ansdale laissa Frank s'éloigner sans lui répondre, et, lançant sur sa victime, qui se tenait pâle et défaite devant elle, des regards pleins de colère :

— Est-ce que vous êtes assez folle, dit-elle, pour compter sur les promesses de cet homme? Du reste, je n'ai rien à vous apprendre en ces matières, vous passé de salimbanque à dû vous donner une grande expérience de l'insouciance des hommes.

— Madame, répliqua Linda en relevant fièrement la tête et défilant la comtesse du regard, vous me savez incapable de la conduite que vous m'attribuez, et en ce moment, vous commettez une lâcheté, en torturant comme vous le faites une orpheline sans protecteur, que vous croyez à votre merci.

— Mademoiselle, repartit la comtesse avec mépris, jusqu'à présent, en effet, j'avais cru vous connaître; je me félicite d'avoir appris à temps que j'étais dupe de ma bonne foi. Je vous serai obligée de prendre vos dispositions pour quitter ma maison avant l'arrivée de mes jeunes cousines, que j'attends à la fin de la semaine. Jusqu'à votre départ, vous aurez la bonté de ne pas vous présenter de nouveau devant moi.

Une heure après cette scène, un domestique remettait à lady Ansdale la lettre suivante :

« Madame, je quitte votre maison. En restant plus longtemps sous votre toit, je manquerais à la fierté que ma vie sans tache m'a donné le droit d'avoir. Je voudrais n'emporter avec moi que le souvenir de vos bienfaits, mais la conduite aussi cruelle qu'implicite que vous avez eue à mon égard m'a laissé l'âme trop ulcérée pour que je puisse vous dire sincèrement que je vous pardonne. »

« LINDA PIM. »

Linda partit, en effet, le jour même, sans prévenir Frank de sa courageuse résolution pour éviter toute complication nouvelle, et sans donner un baiser d'adieu à son cher petit élève Gérard.

Frank avait eu le soir même avec sa cousine une explication des plus orageuses qui n'avait pas amené cependant, en dépit de sa ferme intention, la rupture qu'il voulait désormais. La comtesse lui avait laissé ignorer le départ de Linda, et s'était montrée aussi faible, aussi soupie devant ses récriminations qu'elle avait été violente et agressive le matin. Il avait compris qu'il ne se débarrasserait pas facilement d'un amour aussi obstiné, et n'avait point eu assez de force d'âme et de résolution pour briser d'un seul coup et à tout jamais les liens qui l'attachaient à sa cousine.

C'est ainsi que les âmes faibles se laissent enlacer par des difficultés nouvelles, espérant toujours du hasard un secours qui vient rarement.

Le lendemain, cette occasion, qu'il avait manquée la veille, s'offrit de nouveau à Frank, et cette fois encore il n'osa pas en profiter.

À déjeuner, la comtesse lui apprit le départ de Linda; à cette nouvelle, Frank sentit renaitre tout son ressentiment pour sa cousine, et, sans s'informer autrement des circonstances du départ précipité de l'orpheline, il annonça froidement à lady Ansdale qu'il allait lui-même la quitter, des affaires pressantes réclamant sa présence à Dublin.

— Je m'y attendais, lui répondit la comtesse avec une rage contenue; vous vous êtes entendu avec cette aventurière, et vous allez la retrouver. Partez donc, monsieur, je ne vous retiens pas.

Cette supposition offensante de sa cousine suffit encore pour l'arrêter; sa faiblesse lui suggéra qu'il donnerait ainsi prise à des soupçons injurieux pour Linda.

— Eh bien, ma cousine, reprit-il, puisqu'en effet, je pourrais ainsi donner arguments à la calomnie, je resterai, je laisserai à cette malheureuse jeune fille le temps de s'éloigner.

— En vérité, vous aurez cette attention pour cette aventurière, voilà qui fait votre éloge, mon cousin, et qui vous vaudra sans doute encore plus l'estime de cette danseuse de corde. Je suis heureuse de lui devoir, pour quelques jours de plus, le plaisir de votre présence.

Frank dévora ce sarcasme; il n'avait plus assez d'énergie pour répondre, après l'effort qu'il venait de tenter.

Il resta donc au château, prisonnier de sa faiblesse, et sa cousine, heureuse de l'avoir retenu, s'efforça alors de reconquérir son cœur. Le cœur était bien à Linda, mais la volonté redevenait soumise.

Après plusieurs jours d'irrésolution, il se décida à prévenir ses parents que son mariage avec lady Ansdale pour-

rait bien être remis à une époque indéterminée. Il lui semblait que, ce premier pas fait, il pourrait rompre plus facilement et plus sûrement surtout.

Un matin donc il partit pour Ballycastle afin de porter lui-même sa lettre à la poste.

Comme il passait près de la chaumière habitée par la vieille Irlandaise qui lui avait fait un si singulier accueil la nuit de son arrivée, son attention fut attirée par les hurlements désespérés d'un chien.

— C'est sans doute le chien de cette vieille sorcière, se dit-il; que peut-il se passer qui le fasse hurler ainsi ?

Et mettant pied à terre, il attacha son cheval à un arbre et entra dans la maison.

Dès qu'il eut ouvert la porte, il aperçut le chien accroupi auprès d'une masse informe sur laquelle il penchait sa tête intelligente en poussant ses hurlements plaintifs. C'était la vieille Irlandaise qui gisait inerte, ensevelie sous ses haillons, auprès de son feu éteint. Frank, pensant qu'elle était morte peut-être, se pencha pour la secourir, pendant que le chien, tout heureux du secours qu'il apportait, lui léchait les mains. La vieille ne bougeait pas; cependant, au bout d'un instant, ranimée sans doute par l'air frais que laissait arriver la porte ouverte, elle ouvrit des yeux égarés. Sur sa figure osseuse et ridée la mort semblait avoir gravé son stigmate à côté des lueurs vitales que conservaient encore ses pommettes colorées par la fièvre de l'ivresse.

— Encore un shilling, dit-elle d'une voix interrompue par un hoquet sinistre. Achetez-moi du gin. Linda! Linda!... Le foulard... fouettez-la ou elle ne volera pas. Linda comtesse... Oui, en vérité, lady Linda Ansdale... Elle le sera, elle le sera. Dites-le à Patrick. Ah! vous voilà, ajouta-t-elle en fixant ses yeux éclairés par la fièvre sur Frank. J'ai l'acte du mariage... Faites dégringoler la fausse comtesse et son fils... La vraie héritière, c'est l'Italienne, la petite Linda.

Frank pouvait à peine en croire ses oreilles; il se demandait s'il n'était pas le jouet d'une hallucination. Linda ne lui avait pas raconté sa vie, il ne pouvait donc pas comprendre les tristes rapports qui avaient existé entre elle et l'horrible sorcière qui agonisait sous ses yeux. La mourante fixait ses regards sur Frank, comme si elle cherchait à s'expliquer sa présence près d'elle.

Celui-ci, espérant obtenir quelque révélation, lui parla avec douceur.

— Vous paraissiez beaucoup souffrir. Voulez-vous que j'aille chercher un médecin ?

— A quel bon! ma vie a été assez longue, laissez-moi mourir tranquillement.

— Ne puis-je vous être utile à quelque chose? Avez-vous des enfants ?

— Des enfants!... Ah! mon fils, mon pauvre Patrick, je ne le reverrai plus! Mais c'est affreux! Après dix ans de séparation, mourir juste au moment où il revient!

— D'où vient-il? interrompit Frank.

— D'où il vient?... Il vient des galères. Maudit soit celui qui l'y a envoyé!

— Quel est donc celui que vous maudissez? dit Frank à la moribonde, devant dans la féroce de cette inondation un sentiment de vengeance qui pouvait le mettre sur la trace de ce qu'il cherchait à découvrir.

— Il est en enfer, où il souffrira encore davantage de ce qui se passera bientôt. Mais vous, au fait, pourquoi êtes-vous ici, et qu'y a-t-il de commun entre vous et Linda l'Italienne ?

— Hélas! dit Frank, rien à présent; car elle s'est sauvée, il y a quelques jours, du château d'Ansdale. Pourriez-vous me dire ce qu'elle est devenue ?

— Ansdale, répéta la vieille, le château d'Ansdale! Linda au château d'Ansdale! Qu'elle en chasse donc la fausse comtesse et son fils!

Et succombant à l'effort qu'elle venait de faire en prononçant ces paroles, elle resta inanimée.

Frank, convaincu que son interlocutrice n'avait plus que quelques instants à vivre, et tremblant de perdre à jamais toute chance de pénétrer le mystère qui enveloppait la naissance de Linda, chercha à retenir la moribonde à la vie en prononçant à plusieurs reprises le nom de son fils.

— Vous lui direz qu'en mourant j'ai maudit lord Ansdale, qui l'a fait condamner; qu'il se venge avec les papiers qui sont ici; qu'il fasse savoir que son juge était un bigame. Que le faux héritier meure sur la paille comme moi, et que Linda, la vraie comtesse, reprenne ses droits!

Ces mots, prononcés d'une voix à peine intelligible, furent les derniers qu'elle fit entendre, la mort venait de saisir sa proie.

Frank, sous l'impression de mille pensées contradictoires, contempla le cadavre quelques instants avec pitié; il allait se retirer, attribuant aux divagations d'un dernier délire les paroles de la morte, lorsque l'idée lui vint tout à coup qu'il devait, dans l'intérêt de Linda, s'assurer au moins si les papiers dont la vieille avait parlé étaient dans sa maison. Surmontant donc sa répugnance, il souleva le corps de la morte pour chercher sous les haillons qui l'enveloppaient.

Il avait été bien inspiré, ses mains rencontrèrent une large enveloppe qu'il ouvrit avec empressement et qui con-

tenait en effet les preuves qu'il cherchait avec tant d'anxiété. C'était, *primo*, une copie dûment certifiée de l'acte de mariage de lord Ansdale avec Linda Leonora Minotti, contracté à Naples; *secundo*, les actes de naissance de Linda Ansdale, leur fille, et du petit garçon frère de Linda dont nous avons dit la mort misérable au commencement de ce récit, puis enfin, un paquet de lettres de lord Ansdale.

La date de l'acte de naissance se rapportait bien à l'âge de Linda. Évidemment Linda Pim et Linda Minotti étaient une même personne; l'orpheline avait dû prendre le nom de son bienfaiteur, ignorant son nom de famille. Ainsi la pauvre orpheline, la malheureuse institutrice de la fièvre lady Ansdale était la fille légitime de lord Ansdale, du mari de sa cousine! — fille d'un premier lit, sans doute.

Par quelle suite de malheurs était-elle tombée dans la misère et comment avait-elle été la petite joueuse de violon qu'il avait vue à Londres? C'était ce que Frank ne pouvait s'expliquer en ce moment, mais assurément il tenait en main les preuves irrécusables de la haute origine de Linda.

Pensant à sa cousine, Frank se prit à se demander si la comtesse n'avait pas quelques soupçons de ce mystère, et si ce n'était pas à une connaissance plus ou moins certaine de la véritable position de Linda qu'il fallait attribuer la haine de la comtesse pour l'orpheline. Mais non, cela ne pouvait pas être. Pourquoi lady Ansdale l'aurait-elle accusée? Non, la jalousie suffisait seule à expliquer la cruauté de la comtesse. Et que serait-ce, quand elle apprendrait que la pauvre institutrice avait des droits sur sa fortune? Mais comment expliquer aussi que lord Ansdale, de son vivant, ne lui eût jamais parlé de cette fille, de cette première femme ?

Sans doute, lord Ansdale avait épousé ainsi à l'étranger, par amour, une femme au-dessous de sa condition, et plus tard, quand il s'était remarié avec une femme de son rang, après avoir perdu, dans quelque accident de voyage peut-être, sa femme et sa fille, il n'avait pas cru devoir parler à sa nouvelle épouse de cette première union, peu flatteuse pour lui.

Tout en se livrant à ces conjectures, Frank avait repris la route de Ballycastle, emportant les papiers qui venaient de le mettre sur la trace du mystère dont il cherchait en vain la complète explication. Une fois arrivé à la ville, il avait mis à la poste la lettre par laquelle il annonçait à sa famille le nouveau retard apporté à son mariage, et s'était ensuite informé de Linda. Il apprit que l'orpheline avait été recueillie, le jour même de son départ du château, chez une brave femme, qui, émue de son air de souffrance, l'avait fait reposer chez elle jusqu'au départ du train pour Dublin.

Cette nouvelle raffermir Frank dans sa résolution de quitter au plus tôt sa cousine; il avait hâte de se mettre à la recherche de la pauvre jeune fille abandonnée dont il tenait en ce moment la destinée dans les mains. Mais, auparavant, il voulait informer la comtesse du secret qu'il avait découvert et s'entendre avec elle sur ce qu'elle voudrait faire pour celle qu'il allait lui faire connaître comme la fille de son mari.

ISABELLE ALLIN.

(La suite au prochain numéro.)

## PIGURES DE QUELQUES INSECTES

ABEILLES, FRELONS, GUÊPES, COUSINS, FOURMIS, ARAIGNÉES, CHENILLES

La chaleur intertropicale qui nous accable depuis quelques semaines attire un grand nombre de nos lecteurs à la campagne et dans les bois. Quel de plus doux, en effet, que de s'étendre mollement sur le gazon, à l'ombre d'un grand chêne, ou de promener nonchalamment au fond des bois sa pensée fugitive, pendant que les oiseaux gazouillent autour de nous, et que les rayons ardents d'un soleil de feu jaunissent les épis pleins, tombant déjà sous la faux du moissonneur? Mais toute médaille a son revers, et il n'y a point, dit-on, de roses sans épines.

Aussi, il me semble vous voir, chère lectrice, surprise tout à coup dans un étroit sentier, au milieu de vos rêves, par le bruit d'un insecte terrible. Vous avez beau crier, vous débattre, courir, la méchante bête ne vous en poursuit pas moins avec acharnement, et bien heureuse encore si vous en sortez quitte avec la peau. Une autre fois, tandis que vous lisez paisiblement sur l'herbe, une autre bête hideuse s'insinue traitreusement dans votre manche, dans les plis de l'étoffe légère qui orne votre cou et vous fait, avec une peur effroyable, une cruelle morsure.

C'est contre de semblables dangers, si fréquents à la campagne, que je veux aujourd'hui vous prémunir.

Les seuls insectes qui puissent, dans nos climats, troubler avec quelque gravité le séjour délicieux des champs et des bois, sont l'abeille, le frelon, la guêpe, le cousin, la fourmi et l'araignée. Les piqures et les morsures de ces petits animaux ne sont pas très-graves en général, sauf dans quelques cas particuliers où elles peuvent être mortelles; mais



elles peuvent causer fréquemment des accidents sérieux, c'est pourquoi nous nous sommes décidé d'en parler, autant pour les mères de famille que pour les jeunes personnes, et surtout pour les petits enfants qui y sont le plus exposés.

**Abeille, guêpe, frelon.** — On trouve dans une ruche trois sortes d'abeilles : la reine ou mère, le mâle ou faux bourdon, et les ouvrières qui n'ont point de sexe. Le mâle n'est point dangereux, mais la mère et les ouvrières sont armées à la partie postérieure du corps d'un aiguillon, long de 3 à 6 millimètres. Cet aiguillon se compose de deux dards très-aigus, accolés l'un à l'autre, et laissant entre eux une espèce de rainure ou canal et se terminant chacun par quinze ou seize dentelures crochues dont l'ensemble forme une véritable flèche à crochets aussi nombreux qu'il y a de dentelures. Ces dards mobiles sont renfermés dans une gaine ou étui de 3 millimètres de longueur, entourée à sa base de neuf écailles et d'autant de muscles, dont huit sont destinés à lancer au dehors l'aiguillon, tandis que le neuvième a pour fonction de le faire rentrer; enfin, à la base de l'instrument et, dans l'intérieur du ventre de l'insecte, se trouve une petite vessie pleine d'un liquide vénéreux; c'est celui-ci qui, après la piqûre, s'écoule dans la plaie par le canal situé entre les deux dards et constitue un véritable empoisonnement, cause unique de tous les accidents consécutifs.

Lorsqu'une abeille a fortement implanté son aiguillon dans la peau de l'homme ou d'un animal quelconque, il lui est impossible de l'en retirer, en raison même de sa disposition en forme de flèche. Aussi, en s'envolant, elle laisse dans la piqûre qu'elle a faite son aiguillon, la vessie remplie de poison, et souvent une partie de l'intestin qui est déchirée en même temps. L'insecte ne peut survivre à cet accident.

La douleur aiguë qui accompagne la piqûre de l'abeille est due, non point à l'introduction du dard dans la peau, mais au poison qui pénètre au même instant dans la plaie. Aussi, ce qu'il y a de plus pressant après une telle piqûre, c'est d'enlever la vessie vénéreuse avant qu'elle se soit entièrement vidée dans la blessure. La partie lésée devient le siège d'une douleur très-vive et brûlante; la peau se tuméfié et reste blanche ou érysipléteuse, excepté au niveau de la piqûre, où il existe une petite induration. Ces accidents présentent généralement peu de gravité, quand il n'y a qu'une seule piqûre. Cependant, on cite plusieurs cas de mort et de gangrène chez des individus pusillanimes ou de mauvaise constitution. Un jardinier de Nancy, ayant porté à sa bouche une pomme dans laquelle s'était logée une abeille, fut piqué par celle-ci au voile du palais, et mourut de suffocation au bout de quelques heures. On cite un autre cas du même genre chez un buveur de moût, qui avait avalé une guêpe au fond du verre. Les exemples d'hommes et d'animaux tués par les abeilles sont extrêmement nombreux. J'ai vu moi-même une forte chèvre, qui avait jeté à terre une ruche, être tuée dans l'espace de deux heures. Un cultivateur et son fils périrent dans une après-midi, pour avoir été piqués par un grand nombre de guêpes, au milieu des buissons où ils travaillaient.

Les guêpes ont un aiguillon en tout semblable à celui des abeilles, et leur piqûre est également la même sous le rapport des accidents. Mais le dard du frelon est plus croché que celui de l'abeille; il ressemble à une scie. C'est pourquoi sa piqûre est plus dangereuse et beaucoup plus douloureuse.

**Traitement.** — Lorsqu'on a été piqué par une des trois espèces d'insectes dont nous venons de parler, il faut immédiatement tâcher de retirer l'aiguillon s'il est resté en place, en évitant de comprimer la petite vessie empoisonnée qu'on achèverait ainsi de vider dans la plaie. Après cette première opération, on lave plusieurs fois la blessure avec de l'ammoniaque liquide si l'on peut s'en procurer, et, à défaut d'ammoniaque, avec de l'eau vinaigrée, de l'eau fortement salée, avec de l'urine même si l'on n'avait pas autre chose à sa portée. Pour combattre l'inflammation, on tient constamment sur la partie malade des compresses d'eau glacée; si la douleur est vive, on peut remplacer l'eau simple par la solution suivante qu'il faudra, autant que possible, maintenir à une basse température :

Sous-acétate de plomb.....	8 grammes.
Eau distillée.....	500 —
Laudanum de Sydenham.....	5 —

**Cousins.** — Tout le monde connaît les cousins. Leur appareil vulnérant se compose d'une trompe longue, filiforme, cornée, renfermant un suçoir composé de cinq soies fines et dentelées, avec lesquelles ils font des piqûres et introduisent sous la peau une liqueur acre déterminant de petites élevures accompagnées de chaleur et d'une vive démangeaison. On a remarqué que ce ne sont que les femelles qui importent ainsi par leurs piqûres. Les cousins se trouvent en grande quantité sur les bords des marais et aux environs des eaux croupissantes où ils déposent leurs œufs. Avides de notre sang, ils nous poursuivent partout et jusque dans nos habitations, où ils entrent le soir en grande quantité. Ils choisissent de préférence les peaux fines et délicates. L'odeur de la transpiration chez certaines personnes semble les repousser, et quelquefois les étrangers ont la préférence sur les habitants du lieu.

On a conseillé, pour s'en débarrasser, de renfermer les bougies dans une cage de verre dont le dehors est enduit de miel. Dans quelques pays, on s'en délivre la nuit au moyen d'une espèce de gaze dont on environne les lits et qu'on nomme *cousinière*. Les piqûres de ces insectes occasionnent un léger gonflement de la peau avec de la douleur, un sentiment de vive chaleur et une grande démangeaison; mais lorsqu'elles sont très-nombreuses, elles produisent de la fièvre et de l'insomnie. Le moyen de les combattre consiste à se laver avec de l'ammoniaque, de l'eau de chaux, de l'eau salée ou avec la solution dont nous avons donné plus haut la formule; mais une précaution indispensable, c'est de résister à l'envie de se gratter.

**Fourmis.** — Les fourmis de France ne sont nullement dangereuses. On peut les diviser en deux grandes variétés : celles qui sont pourvues d'un aiguillon et d'un venin analogue à l'aiguillon et au venin des abeilles, ce sont les grosses rouges des bois; celles, plus petites, qui, dépourvues d'aiguillon, ne font que pincer la peau en y déposant un liquide irritant. La piqûre des premières est analogue à celle des abeilles, et on la traite de la même façon, quoiqu'elle soit bien moins grave. Pour faire disparaître l'irritation produite par les secondes, il suffit de laver la peau avec de l'eau vinaigrée ou alcoolisée.

**Chenilles.** — Les chenilles ne sont pas venimeuses. Il faut cependant éviter de manier celles qui sont velues, parce que leurs poils, fins et roides, se détachent facilement, pénètrent dans la peau et s'y cassent, ce qui donne lieu à des démangeaisons fort incommodes et à quelques accidents qu'on attribue autrefois à un venin particulier. Lorsqu'elles tombent sur la peau fine du visage, du cou ou de l'avant-bras, elles produisent parfois une espèce de gonflement érysipléteux, souvent très-considérable, et qui persiste plusieurs jours s'il est abandonné à lui-même.

L'irritation que les chenilles velues produisent sur la peau se dissipe par des lotions abondantes avec de l'eau tiède, du lait ou de l'eau salée.

**Araignées.** — Les araignées de nos climats sont complètement inoffensives. Elles ne sont que hideuses à voir; leur morsure, très-rare d'ailleurs, ne peut que déterminer une petite rougeur insignifiante qui disparaît par de simples lotions d'eau froide.

DOCTEUR IZARD.

## LES MENUS DE LA SAISON

Juillet

### LE COCHON DE LAIT

Voici venir août, ce mois d'Auguste où le cochon de lait est à son apogée. D'après Grimod de la Reynière, si le marseillais, malgré sa noblesse et sauvage origine, ne vaut pas les frais d'une indigestion, il n'en est pas de même du cochon de lait. — « Soit, dit-il, que nos inclinations soient naturellement roturières, soit qu'élevé avec cet aimable enfant, l'homme ait naturellement pour le cochon de lait ce sentiment qui nous attache à ceux que nous avons vus naître, et il est toujours bien venu sur les tables les plus recherchées, et sa présence y devient une véritable fête.

La manière la plus ordinaire, et aussi la meilleure de l'y produire, c'est à la broche. Après l'avoir échaudé à l'eau bouillante et lui avoir frotté le ventre d'un gros morceau de bon beurre manié de fines herbes et accompagné de ciboules, oignons piqués de clous, etc., on l'embroche, et, ne le perdant pas de vue, on l'arrose, sans cesse d'huile vierge pour lui faire prendre belle couleur; si l'on veut qu'il soit meilleur, on le farcit avec son foie et du lard blanc, finement hachés, truffes, champignons, rocamboles, câpres fines, anchois de Nice, fines herbes, sel et poivre, le tout préalablement passé à la casserole. Lorsque notre petit ami a tout cela dans son ventre, on le ficelle et on le fait rôtir de belle couleur, comme ci-dessus. Dans tous les cas, on lui sert, par forme d'acolyte, une sauce à l'orange avec sel et poivre blanc.

Dès que le cochon de lait, ainsi rôti, est arrivé sur la table, il faut, toute affaire cessante, en faire un gentilhomme, c'est-à-dire, en vieux français, lui trancher la tête; autrement sa peau, naturellement croquante et la meilleure partie de lui-même, selon beaucoup d'amateurs, deviendrait flasque et molle. Ce procédé est de la plus grande rigueur, et on ne saurait trop s'en pénétrer. »

### MENU D'UN DINER DE FAMILLE

- Potage à la purée de pois verts.
- Barbue aux fines herbes.
- Poulets à la diable.
- Cochon de lait rôti.
- Carottes nouvelles à la sauce blanche.
- Tartelettes aux fraises.

Je rappelle à mes lecteurs que la librairie du *Moniteur*, 13, quai Voltaire, expédie franco mes ouvrages de cuisine contre l'envoi de leur prix en timbres-poste.

- Les 366 menus du baron Brisse (édition nouvelle)... 3 fr.
- La Petite cuisine, id. id. .... 3
- La cuisine en carême, id. id. .... 4
- La Petite cuisine est indispensable dans un ménage.

LE BARON BRISSE.

## REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Par ce temps de chaleurs tropicales que nous traversons, on nous saura gré de rappeler à nos lectrices qu'elles trouveront à la Compagnie Irlandaise, 36, rue Tronchet, un choix immense et varié de toiles et de batistes de fil, avec lesquelles on peut confectionner les costumes les plus élégants, comme les plus modestes, puisqu'on trouve en ce genre les tissus les plus diaphanes comme les plus solides. La Compagnie Irlandaise expédie sa carte d'échantillon à toutes les personnes qui en font la demande directement.

Le chapeau fait partie essentielle de l'habillement féminin; inutile d'ajouter qu'une femme mal coiffée ne saurait être bien habillée. L'extrême élégance décriée même que chaque toilette doit avoir son chapeau assorti; mais, pour satisfaire à des semblables exigences, il faut s'adresser à une maison dont le goût soit certain, et dans laquelle on puisse faire le choix que commande chaque circonstance. M<sup>me</sup> Percheron, rue Vivienne, peut offrir à la plus exigeante ce choix varié, et on n'a qu'à visiter ses salons pour s'en assurer. Notre gravure de ce jour donne, du reste, une idée des nouvelles créations de la maison Percheron.

Le numéro de ce jour donne un dessin représentant le modèle d'une ceinture hygiénique conçue et exécutée par M<sup>me</sup> Rivière.

Nous ne saurions trop recommander à celles de nos abonnées qui ont reçu de leur médecin prescription de porter une ceinture, d'essayer ce nouveau modèle, réunissant, nous semble-t-il, tous les avantages désirables. Cette ceinture s'adapte à merveille et ne remonte jamais, par conséquent ne cause aucune gêne, aucune fatigue. Elle est indispensible à toutes les femmes un peu fortes, qui feront bien tout au moins de faire cette acquisition pour éviter la fatigue dans les voyages, les excursions et les longues marches. On trouve M<sup>me</sup> Rivière les mardis, jeudis et samedis, 5, rue de Lille. Elle se rend aussi à domicile.

En été, il ne suffit pas que les jupes et tournures suivent la mode, il faut qu'elles soient souples et légères. La jupe articulée de M. Guelle, 39, boulevard Saint-Martin, est le meilleur modèle que l'on puisse désirer. Elle entre tout à fait dans les vues de la mode, laissant le devant entièrement plat, pour rejeter l'ampleur très en arrière.

Renfermant moins d'acier que les autres, elle est plus légère, et surtout plus flexible, puisqu'elle se replie comme la robe elle-même.

Son nettoyage est facile, tous les ressorts pouvant se retirer et se remettre à volonté. Sans que l'on puisse soupçonner sa présence, elle fait admirablement valoir les qualités d'une toilette, en lui donnant une grâce exceptionnelle.

Nombre de préparations donnent de l'éclat à l'épiderme au détriment de la santé. Aux tentes factices du visage succèdent bientôt des tons bistres, une peau échauffée, fendillée.

Il existe cependant un produit essentiellement hygiénique, capable de maintenir la santé et la beauté du derme, c'est la crème *Simon*. Cette crème onctueuse donne à la peau une souplesse, une élasticité, privilège ordinaire de la jeunesse. Elle rend au teint ses tons roses, sa fraîcheur printanière. Plus de rides, plus de feux, de boutons, de gerçures, de taches de rousseur; guérison instantanée des piqûres d'insectes.

La poudre *Figaro*, poudre de riz de la même maison, préparée sans bismuth, communique au visage une blancheur éclatante. (A Paris chez M. Gérin, 21, rue Beautreillis, et à la Tour de Neule, 3, boulevard des Italiens. A Lyon, chez M. Simon, rue de Lyon, 83.)

## RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Rien ne porte plus à la mélancolie qu'un temps constamment couvert en été.

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.